Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 26 (1954-1956)

Heft: 1

Nachruf: Hommage à René Bray

Autor: Thévénaz, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMMAGE A RENÉ BRAY

René Bray n'est plus, absence à peine imaginable. La Faculté des Lettres de Lausanne a été touchée au cœur, car cette chaire de littérature française, illustrée pendant plus d'un quart de siècle, c'est bien son cœur. Nous nous sentons pressés non pas tant d'évoquer la mémoire de notre collègue disparu, que, plus modestement, de dire combien il reste pour nous réellement et étonnamment présent.

Avec l'emprise à la fois puissante et discrète qui était la sienne, René Bray est là qui veille et ne permet pas à notre tristesse de s'épancher ou de s'étaler. Il impose à notre chagrin une conscience et, si je puis dire, un style qui n'est pas de nous, mais de lui-même, de l'homme même. Il nous détourne aujourd'hui de lui et de nous. Il se dépouille et nous dépouille. Et nous mesurons combien il aura été formateur, jusqu'à maîtriser lui-même les sentiments que son départ éveille en nous. En s'effaçant, il ne nous laisse pas en proie à nos sentiments, il les ordonne à quelque valeur ou quelque vérité plus essentielle.

En dépit de la brutalité de ce choc, nous comprenons alors que René Bray ait tenu, dans la lucidité noble de ses derniers instants, à enlever à l'événement de sa mort ce qu'il aurait pu avoir de trop personnel ou de trop apparent. Ce qui est apparent est toujours quelque peu apparence, ou même parade. Et l'apparence, toujours démesurée et excessive, accapare une attention qui devrait aller au vrai, à l'essentiel, à ce qui est. René Bray ne pouvait tolérer que l'événement arrache l'homme à la visée de ce qui est et de ce qui vaut, ni qu'il dérobe la vérité au profit de l'anecdote ou de la sensation. Il n'aura donc pas fait comme Molière qui, de sa toux fatale, tirait encore quelque effet de théâtre et mourait sur scène. Aucun éclat, pas d'auréole posthume, pas de trait qui se grossisse en légende.

N'écrivait-il pas en 1942, lorsque la France semblait succomber : « Le génie d'une nation ne doit pas être cherché dans l'événement, dans ce qui arrive, mais dans ce qui est ». L'indication est claire : nous n'avons pas à nous arrêter à l'événement qui nous bouleverse, pas davantage à la douleur qui nous point. Tournons-nous vers ce

qui est. Si René Bray nous interdit de nous arrêter à ce qui lui paraîtrait anecdocte, c'est que par son jugement, par sa parole, par son enseignement et par son œuvre il nous installe dans ce qui est ; c'est qu'il rend autour de lui le monde consistant et réel. Et c'est dans ce monde, qui est bien le sien, que nous le découvrons ou le retrouvons, c'est là que nous pouvons lire aujourd'hui sa réelle présence. Il nous laisse mieux et davantage que sa figure ou les traits de sa vie auxquels la mémoire chercherait à accrocher le souvenir qui se dérobe : il nous lègue un monde consistant, des principes, une pensée, une méthode, un goût, une forme, que la fuite du temps et la disparition des hommes n'entameront pas.

Là où sa parole, là où sa plume avaient formulé un jugement, les choses, les êtres et les idées prenaient forme. Sa pensée ferme, droite, calme et sûre, par la seule vertu de son énoncé, fixait le vrai, montrait le beau, proclamait la justice et le droit. A son contact, tout prenait sa place, sonnait juste et clair. Dans un Conseil de Faculté, le jeune collègue se faisait un jugement, simplement à voir comment il jugeait ; il se sentait consolidé à voir combien il était solide.

Il avait « le goût du vrai », rejoignant par là les Classiques surtout, mais aussi les grands écrivains et les artistes de tous les temps. Ce vrai n'est pas le vrai d'une logique abstraite et grise. « Nous n'avons pas à rechercher toute la vérité, disait-il, mais la vérité dans le domaine de la beauté. » Il n'oubliera jamais que l'histoire de la littérature, c'est l'histoire des œuvres d'art et que « l'histoire... doit rester à sa modeste place de servante de la critique ». Au-dessus de la vérité informe du fait, il y a la vérité formée du goût ; au-dessus du jugement de l'historien, le jugement du critique. « Les jugements de qualité restent notre apanage. » Admirable formule dont l'enseignement de René Bray fera plus qu'une formule. C'est pourquoi il revient sans cesse à l'étude des grands, à Molière, à Boileau ou La Fontaine, sans oublier Sainte-Beuve ou Michelet. Et il allait revenir encore à La Rochefoucauld si ses forces ne l'eussent trahi. Car c'est à l'école des grands que s'aiguise le discernement critique ; c'est donc à cette école exigeante qu'il entendait soumettre ses étudiants. La beauté ne peut donc être que première avec la vérité. « Connaître pour goûter », concluait-il dans sa leçon inaugurale. « Montrer pour démontrer », ajoutait-il naguère.

Mais l'on ne saurait se dévouer à « la vérité dans le domaine de la beauté » en esthète ou en dilettante. La quête du vrai et du beau réclame des qualités de caractère : une conscience critique aiguë, une lucidité vigilante, fidèle dans les petites choses comme dans les gran-

des. Une vie qui entend ne pas décoller du réel ne tolèrerait pas une lucidité intermittente ou partielle qui serait inconscience ; elle doit être d'une seule coulée.

L'on ne saurait non plus se dévouer à la vérité en égoïste ou en individualiste. Le droit et la justice ne sont que le prolongement de cette lucidité sur le plan de la communauté. « Le Français croit au droit », écrivait notre collègue.

Par là même le vrai, pour René Bray, s'animait de la chaleur d'une foi. « On ne fait rien sans la foi », disait-il. Il entendait par là cette conviction élémentaire et profonde selon laquelle il y a quelque chose qui est juste et quelque chose qui ne l'est pas, quelque chose aussi pour quoi il vaut la peine de lutter. C'était la foi nécessaire à toute action et à tout dévouement, la foi du paysan qui a joie à jeter le grain dans le champ pour qu'il porte fruit.

Cet élan puissant et contenu faisait sa hardiesse ; car cet homme, tout de maîtrise, de conscience et de mesure, ne consentait pas à vivre et à penser au rabais. Dans ce pays-ci des coteaux modérés, des audaces rares et des prudences timides, il ne craignait pas d'énoncer des jugements nets et de parler clair. Il avait la hardiesse d'être exigeant, la témérité d'exiger beaucoup de soi-même et des autres. Telle était aussi la méthode qu'il préconisait en histoire littéraire : « La méfiance dans la recherche a comme contre-partie la hardiesse dans l'hypothèse. Sur la menue poussière des faits, établissons de larges idées générales. Courbons-nous lorsqu'il le faut ; redressons-nous aussi souvent. Ne nous rendons pas bossus à vivre toujours penchés. » Et son dernier livre encore, son *Molière*, s'ouvre par ces mots : « Notre ouvrage est d'abord de combat ».

Tel est esquissé à grands traits ce monde solide où René Bray vivait, nous faisait vivre et nous fait vivre encore. A ce titre, il était au sens propre un homme de fonds. N'est-ce pas là d'ailleurs une qualité bien française ? La France n'est-elle pas d'abord un sol, comme disait Michelet ? Le sol est justement la réalité rugueuse et consistante que la main calleuse du paysan nous fait toucher et dont elle accuse le contour. La lucidité de René Bray était de cette qualité-là. « Sans orgueil ni honte, écrivait-il, comme Michelet je dirai : j'ai vécu avec les paysans français, joué avec eux, combattu avec eux ; ce n'est guère abuser des mots que de dire que je suis l'un d'eux. » Ce qu'il disait de Michelet lui convient également : « Professeur, il a gardé un cœur de paysan ; historien, il est resté poète ».

Si René Bray a parcouru les étapes apparemment paisibles d'une carrière de professeur et de savant, il n'est pas passé à côté des bou-

leversements de notre siècle. Après avoir quitté sa Vendée natale pour Paris, il n'avait pas vingt ans lorsque brutalement la guerre de 1914 l'arrache à ses études et le lance au plus dur de la mêlée. Il en revient gravement atteint et pendant près de quarante ans la blessure sournoise l'accompagne comme une limitation intérieure. Mais il n'en souffle mot; et ce n'est que maintenant que nous comprenons à quel feu s'étaient trempés son caractère et sa pensée.

Normalien, puis agrégé, il s'impose rapidement à l'attention des historiens et des critiques par sa thèse de doctorat de 1927 : *La formation de la doctrine classique en France,* qui a connu en 1951 sa troisième édition. Il se révèle un maître avant même que l'Université de Caen (1927), puis celle de Lausanne (1928) ne l'appellent au professorat où il va devenir le maître qui a marqué notre Faculté et le pays de Vaud d'une empreinte si forte et si durable.

Parallèlement à son enseignement, il va s'imposer de plus en plus dans le monde des lettres par une œuvre forte et riche. Il s'attaque aux grands sujets et va à l'essentiel, comme s'il avait le pressentiment qu'avec des forces mesurées tout vagabondage de curieux serait légèreté. Ses livres resteront des ouvrages de fonds, qui ne moisissent pas sur les rayons des bibliothèques, mais qui travaillent, et d'année en année forment les esprits. Déjà René Bray est assuré de rester présent par son œuvre : par sa *Formation de la doctrine classique* par sa *Chronologie du Romantisme,* par son *Sainte-Beuve* ou son *Boileau,* par *La Préciosité et les Précieux,* enfin par son *Molière homme de théâtre* sans oublier sa magnifique édition des œuvres complètes de Molière, celles de Michelet ou des poètes précieux. Mais il appartiendrait à d'autres qu'à moi d'en dire les mérites.

Nous sommes heureux de penser que René Bray a pu trouver à Lausanne le climat et la tranquillité propices à l'élaboration de cette œuvre. Toutefois il n'a pas vécu ici en reclus ou en étranger : il s'est intéressé à la vie du pays avec son cœur et son intelligence, il s'y est attaché. « Nous n'étions mû, écrit-il, que par notre double dévouement au pays qui nous a fait l'honneur de nous appeler à participer à son destin et à celui qui nous a envoyé ici pour y cultiver une amitié. » Il y a largement participé ; il s'est dévoué à notre Université et ne l'a plus quittée, malgré les appels flatteurs venus de France ou d'outre-mer. Et au moment de nous quitter pour toujours, ses toutes dernières forces c'est encore aux examens de notre Faculté qu'il les donne. Nous pouvons reprendre le mot de La Bruyère qu'il inscrivait en dédicace à l'exemplaire de son dernier livre donné à la bibliothèque de notre Faculté : « Vous le voyez planté et qui a pris racine ».

C'est que la guerre lui avait peut-être enseigné à envisager toute tâche et tout appel sous l'angle du service et à donner à ce mot sa résonance bien particulière de grandeur et de désintéressement, de noblesse et de modestie. Ici même, dans sa chaire de littérature, il continuait à servir la France et il confessait que son plus grand bonheur était de pouvoir servir, d'un seul élan et d'un seul mouvement, et l'Université de Lausanne et sa patrie, sans avoir à se partager, sans que jamais ce qu'il donnait généreusement à l'une, il fût contraint de le ravir à l'autre. « La patrie c'est la grande amitié qui contient toutes les autres » (Michelet). Nous avons eu le privilège, nous Suisses romands, ses collègues aussi bien que ses étudiants, de nous sentir englobés dans cette grande amitié, et d'apprécier, dans le commerce avec lui, combien ce visage sérieux voire intimidant, savait toujours s'allumer d'un feu très prompt et s'éclairer d'un sourire enjoué. Nous ne l'oublierons pas.

Dans notre reconnaissance, nous n'oublions pas non plus ce que la Faculté doit à Madame Bray. Par une présence plus discrète encore, mais non moins efficace, elle a été le soutien et la sollicitude qui ont rendu possible — et qui ont prolongé — la carrière trop tôt accomplie de ce grand universitaire.

Nous pouvons dire de René Bray ce que lui-même disait de Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne : « Il voulait laisser, il a laissé une longue trace sur la rive tranquille où le sort le fit aborder ». Mieux encore lui convient ce mot de Flaubert à propos de Boileau et qui, appliqué à notre collègue dira tout à la fois notre émotion, notre gratitude et notre admiration : « Il a su faire ce qu'il a fait ».

Pierre THÉVENAZ.